

# À MARSEILLE AVEC JACQUES IBERT

JACQUES IBERT  
(Photo Lipnitski)

A

u Noailles, chambre 12. Décor sans fantaisie des grands hôtels internationaux. Indifférence environnante, qui semble avoir été voulue pour mieux nous forcer, dans ce milieu impersonnel, à être davantage nous-mêmes.

Je trouve Jacques Ibert devant un minuscule Radiola portatif qui nous permettra tout à l'heure d'assister à la première audition de son *Concerto flûte et orchestre*, exécuté à la Société des concerts du Conservatoire sous la direction de Philippe Gaubert. Ce cadre ne saurait déplaire au voyageur impénitent qu'est le compositeur d'*Escales*...

— J'ai toujours beaucoup aimé les voyages... Partir, c'est pour moi, à l'inverse de l'affirmation populaire que je n'ai jamais pu comprendre, vivre deux fois... Je crois que si je n'avais pas été musicien, je me serais fait marin... Ma mère, excellente musicienne, aurait voulu faire de moi un virtuose, et de l'espèce la plus romantique, un violoniste... Même, un violoniste à longs cheveux... Elle a été doublement déçue...

Je dois à ma mère d'avoir su lire mes notes avant les lettres... Et vous ne sauriez croire combien un enfant peut trouver à la fois naturel et charmant que son premier contact avec l'imprimé se fasse ainsi sous le signe de cette double tendresse...

Naturellement, mon histoire ne serait pas celle d'un petit garçon français si je ne plaçais ici ce que tout le monde attend parce que c'est au fond l'histoire de tout le monde : l'opposition du « père qui ne voit pas d'un bon œil se dessiner la vocation musicale de son fils... » D'ailleurs, je ne m'en plains pas, cela m'a forcé à travailler... Tous les dimanches, et pendant longtemps, j'ai prélevé sur les largesses paternelles les vingt sous exigés à l'institution de Mme Lepetit-Muraour... J'ai dû faire ensuite, à ma sortie du lycée, du solfège avec des enfants beaucoup plus jeunes que moi... Je découvrais l'harmonie dans Reber et Dubois... Ce n'est qu'à dix-neuf ans qu'un ami, Georges Sporck, me présente à Pessard, au Conservatoire... Pessard, qui fut par la suite délicieux pour moi, se fait terrible pour me demander quelle est la gamme qui a dix-huit hémols... question très précise, mais je crois bien que ma réponse le fut moins... J'entre enfin au Conservatoire, où j'ai comme camarades Darius Milhaud et Arthur Honegger, dans la classe de fugue et de contrepoint de Gedalge... Gedalge a eu sur ses élèves une très grande influence... Il nous suivait avec une sollicitude éclairée, et je n'ai jamais connu un musicien qui ait su voir avec plus de pénétration tout ce qu'il pouvait y avoir dans les informes essais conservatoires que lui présentaient nos jeunes inexpériences... Il avait dans le coup d'œil, une sûreté de chirurgien...

— J'ai obtenu le prix de Rome, et je n'aurai pas l'ingratitude de vous en dire du mal... Ce fut « l'invitation au voyage », et je crois en avoir largement profité... Je dois aussi à mon séjour à la Villa Médicis d'y avoir rencontré un délicieux musicien, Claude Delvincourt...

Par delà la Canebière, sous un coin de ciel parcimonieux, apparaissent les premiers flots de cette mer urbaine et sans beauté qui vient battre contre le quai des Belges...

— J'ai toujours passionnément aimé la mer... Et je regrette

souvent que mon passage occasionnel dans la marine, pendant la guerre, ne m'ait permis de d'arpenter le quai Cronstadt, ou les bords brumeux des plages belges...

— Non, mes *Escales* ont été écrites assez longtemps après, en 1921, à Rome et à Paris. C'était, à l'origine, une suite d'orchestre de trois numéros, que j'avais ingénieusement intitulés 1, 2 et 3... On a trouvé, avec raison, que ce n'était pas très expressif... On m'a gentiment demandé d'« expliciter »... Je l'ai fait... Le premier numéro, où paraissent de temps à autre les accents d'une tarentelle, sur le fond d'une houle marine, est devenu sans trop de peine *Palerme*... Le dernier, à l'ibérisme assez marqué, *Valence*... Pourquoi ne pas aider l'auditeur qui attend si gentiment de faire avec le compositeur le périple annoncé par le titre?... En fait, quand je voyage, je m'intéresse à tout, depuis les charmeurs de serpents jusqu'aux quartiers populeux... A tout, et même à la musique... Ainsi, ce motif entendu à Nefta, dans le sud-tunisien, et qui est devenu *Tunis* — le deuxième numéro d'*Escales*... Heureusement pour le musicien, dans les voyages, il y a les retours, tout ce qu'on croit avoir vu, et qu'en fait on a peut-être vu, mais sans y penser...

C'était la semaine où on projetait dans une grande salle marseillaise *Don Quichotte* avec la partition de Jacques Ibert.

— Le cinéma est, pour le musicien, une leçon d'humilité... Vous voyez en moi cet original qui, après avoir travaillé pour le cinéma, en est tout de même relativement satisfait... Ce n'est pas si banal... J'ai eu beaucoup de plaisir à travailler avec Pabst... On dit beaucoup trop de mal du cinéma... Petit à petit, on cessera de mettre de la musique sur des images comme du sucre sur des fraises... Il est vrai que l'auditeur venu au spectacle pour voir des images, entend malheureusement trop souvent la musique avec son œil... Mais on peut penser l'amener un jour à voir, au contraire, les images avec l'oreille... Je rêve d'un film où la musique ne serait plus la servante de l'image comme autrefois la philosophie *ancilla theologiae*... Au lieu de la commenter, elle l'éclairerait par le dedans, en raison de la contemporanéité logique qui aurait présidé à l'élaboration de l'œuvre. On fait maintenant appel au musicien quand le film est tourné, alors qu'il semblerait naturel qu'il en suivit le développement, depuis le découpage jusqu'au montage sonore... Quant au public, il est loin de n'aimer que certaine musiquette d'exportation au rabais, que lui imposent des fournisseurs plus ou moins intéressés... Voyez par exemple comment certaines harmonies « osées », qui faisaient peur vers 1900 à des publics présumés cultivés, sont aujourd'hui monnaie courante grâce à l'éducation musicale que, sans s'en rendre compte, un public bien plus large a reçue du jazz...

— La radio m'intéresse aussi... Mais l'aménagement actuel de la matière radiophonique ne permet que des expériences, dont le musicien seul est appelé à faire généreusement les frais... Écrire spécialement une partition radiophonique, qui sera jouée une ou deux fois, pour toucher quinze centimes de droits d'auteur, c'est un peu dur... La puissance d'évocation de la musique ne saurait être pourtant nulle part ailleurs mieux mise à contribution... Et puis, il y a beaucoup à faire dans le maniement des timbres, la division des instruments, et jusque dans la disposi-

tion spatiale des pupitres... Quand on se sera décidé à faire appel aux musiciens, et qu'un nouvel équilibre sera établi, alors sans doute la télévision sera au point, et tout sera à recommencer... On pataugera encore, héroïquement... Mais il est si passionnant de vivre avec son temps...



Jacques Ibert s'arrête... On annonce son *Concerto*, que Moyse va interpréter avec une si scrupuleuse élégance, et tant de style dans la virtuosité... Tout à l'heure, les applaudissements vont

crépiter, apportant, à plus de huit cent kilomètres, l'hommage enthousiaste d'une foule conquise... Jacques Ibert prend l'écoute souriant, comme s'il s'agissait d'une musique étrangère qu'il aurait le plaisir de découvrir, et dont il ne serait que l'auditeur gourmand et amusé... Ce qui fait le secret de son charme, et ce qui lui donne dans la musique d'aujourd'hui une physionomie à part, si curieusement sympathique, c'est peut-être que Jacques Ibert n'a jamais consenti à écrire que la musique qu'il aurait aimé entendre...

▲ NICOLAI.